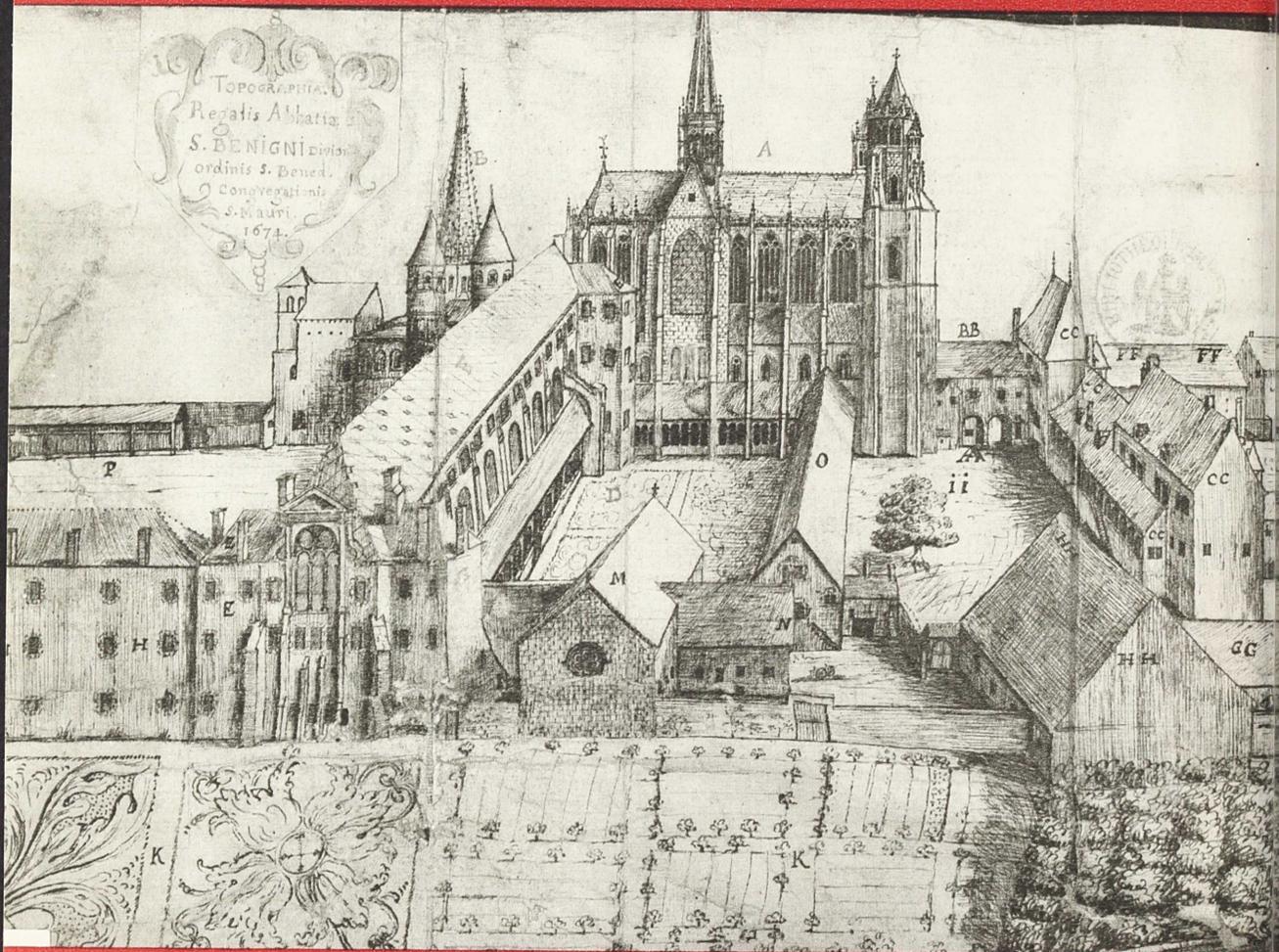


MUSÉE
ARCHÉOLOGIQUE

DIJON





Abbaye de Saint-Bénigne : dessin de dom Prinstet (1674)
(Bibliothèque Nationale)

LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE DIJON

CENTRE d'ANTHROPOLOGIE
RELIGIEUSE EUROPÉENNE

LE Musée archéologique occupe l'aile principale de l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Bénigne, au nord de l'actuelle cathédrale de Dijon. Un monastère avait été établi en 871, à l'ouest du castrum divionense, auprès de la basilique élevée sur la sépulture reconnue en 511 par saint Grégoire, évêque de Langres, comme celle de l'apôtre de la Bourgogne, martyrisé au III^e siècle.

Envoyé à Dijon en 989 par saint Mayeul, abbé de Cluny, pour réformer l'abbaye, Guillaume de Volpiano entreprit aussitôt après l'an mil la reconstruction de la basilique et de l'oratorium circulaire qui la prolongeait vers l'est, comme à Saint-Germain d'Auxerre et à Saint-Pierre de Flavigny. En 1018 était consacrée la rotonde, dont subsiste seul l'étage inférieur communiquant avec la crypte. C'est vraisemblablement après cette date, sous l'abbatit de Guillaume ou celui d'Halinard qui lui succéda en 1031, que furent reconstruits les bâtiments abbatiaux. A cette campagne de construction du premier art roman appartient la partie basse de l'aile qui s'élevait au nord de la rotonde, sur une longueur de 48 mètres et une largeur de 14 mètres, et dont le niveau était de peu inférieur à celui du chœur de l'église. Du côté de l'ouest, vers le préau du cloître, des ouvertures étaient pratiquées dans le mur, semblables à celles qui ont été retrouvées, au cours des travaux d'aménagement de 1962, près de l'entrée de la première salle. Les trois premières travées, correspondant à la salle du chapitre, ont été transformées par leur voûtement en berceau ; mais le troisième passage franchi, la vue s'étend, sans rencontrer de nouvelles séparations, sur les huit autres travées, d'une architecture robuste et puissante, faite de pierres cassées, inégales et rugueuses, où les pénétrations dessinent dans les voûtes des arêtes incertaines ; les retombées sont reçues par des piliers cubiques ou s'amortissent en pointes dans des piles cylindriques, sans chapiteau ni base : de tels jeux de volumes apparentent



Facade nord-ouest du Musée

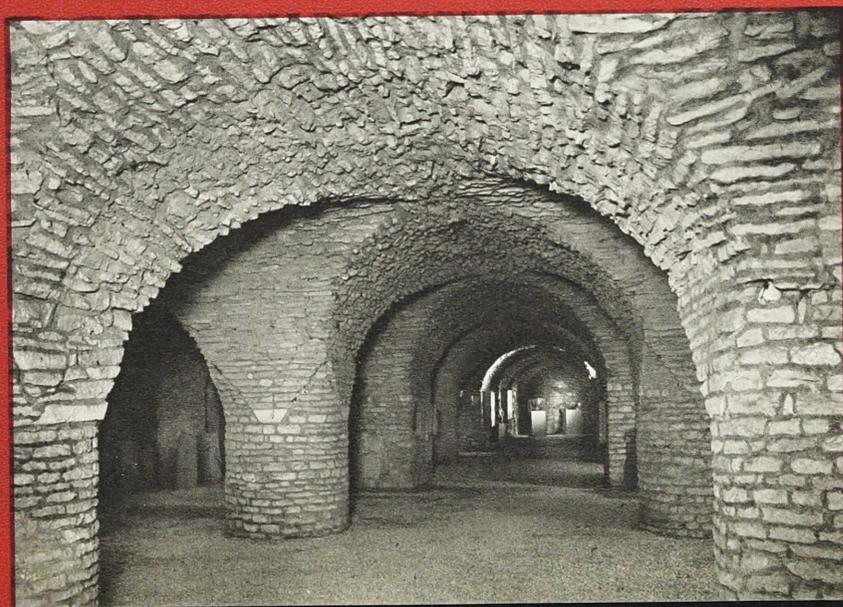
ces travées à celles de la nef de l'église de Chapaize en Mâconnais, édifice de ce type « lombard » qui se propagea en Bourgogne au XI^e siècle.

A l'architecture, massive et pesante, de l'étage inférieur s'oppose celle du dortoir gothique, avec ses trois files de sveltes colonnes sur socles octogonaux, qui portent haut les arcs brisés et les voûtes sur croisées d'ogives. La simplicité de la mouluration et du décor, purement géométrique, des chapiteaux, rappelle l'esprit des constructions monastiques du XIII^e siècle en Bourgogne ; à ce dépouillement répond l'absence d'ornement dans la nef de l'église, reconstruite par l'abbé Hugues d'Arc à la fin de ce siècle. Les étroites fenêtres du dortoir firent place au XVII^e siècle à de grandes baies cintrées.

Les transformations de style classique furent l'œuvre de la Congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, après que celle-ci eut pris possession de l'abbaye en 1651. C'est alors que fut rehaussé de deux mètres le préau du cloître et modifié l'aspect du corps principal des bâtiments monastiques. La grande salle du dortoir



La salle gothique



La salle romane

devant être affectée désormais aux réunions du chapitre, au réfectoire et à la cuisine, il fallut surélever la construction pour y établir un étage de cellules. Cet étage a subi depuis le XVII^e siècle tant de remaniements et tant d'essais infructueux de restauration qu'il n'y a pas eu à tenir compte, comme aux autres étages, des dispositions intérieures pour les aménagements du Musée. On y accède par le large escalier construit à la fin du XVII^e siècle pour permettre aux moines de communiquer directement de leurs cellules avec les stalles qu'ils occupaient dans le chœur de l'église*.

PRÉSENTATION DES COLLECTIONS

Les collections groupent essentiellement des pièces provenant de la Côte-d'Or. Le noyau central fut constitué il y a deux cents ans par les premiers reliefs gallo-romains du CASTRUM DIVIONENSE que de nombreux travaux mettaient au jour dans la ville. La COMMISSION DES ANTIQUITÉS DE LA CÔTE-D'OR, instituée en 1831, se chargea ensuite de rechercher et de conserver les monuments anciens du département. Très active, cette société acquit de nombreux objets et dirigea les premières fouilles du département, notamment aux Sources de la Seine, à Alise-Sainte-Reine et à Vertault. Mais elle fut vite débordée par les trouvailles qui attendirent plus d'un siècle un cadre digne d'elles et suffisamment spacieux.

En 1955 enfin la Commission pour laquelle le musée représentait une trop lourde charge céda ses collections à la ville de Dijon. Dès lors l'aménagement moderne des salles permit un regroupement des objets.

Le premier étage fut consacré à une présentation didactique évoquant la vie quotidienne depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque mérovingienne. Au dortoir du XIII^e siècle, volontairement dépouillé pour faire apprécier la beauté de son architecture, furent réservés les vestiges du Moyen Age et de la Renaissance. Quant à la sculpture gallo-romaine, elle fut installée dans la salle du XI^e siècle actuellement en sous-sol.

* Une statuette en bronze doré du XVI^e siècle (dans l'escalier) représente saint Bénigne martyr.

ÉPOQUE PRÉHISTORIQUE

A droite, en entrant, sont affichés trois panneaux. Le panneau central donne la durée des temps préhistoriques, les variations du climat, de la flore et de la faune durant ces temps, les types de préhommes ou d'hommes qui ont vécu aux différentes époques, enfin, tout en bas, les techniques industrielles qu'ils utilisaient. Le panneau de droite montre les caractéristiques de ces diverses industries ; celui de gauche, la répartition des stations paléolithiques en Côte-d'Or.

La première vitrine est consacrée au Paléolithique de la Côte-d'Or. Sur le côté droit sont présentés des bifaces, qui étaient plutôt que des armes (coups de poing), des sortes de couteaux de poche dont une figure montre l'utilisation. Cette industrie (l'Acheuléen) qui date du Paléolithique inférieur est mal représentée en Côte-d'Or. On la trouve généralement associée aux industries du Paléolithique moyen dans les limons de l'Auxois ; là, des bifaces finement taillés vont avec de magnifiques pointes et de beaux racloirs. Ce Levalloiso-Moustérien de l'Auxois se place vraisemblablement dans l'interglaciaire Riss-Würm.

La partie centrale est consacrée à Genay, le plus remarquable des gisements du Paléolithique moyen en Côte-d'Or. Il date probablement du début de la glaciation du Würm. Une photographie montre sa position dans le paysage et la coupe de la partie occidentale du gisement ; c'est la couche 4 qui contient les vestiges d'un important campement de chasseurs du Paléolithique moyen. C'étaient des hommes Néandertal, espèce proche de la nôtre mais qui n'a pas laissé de descendants ; un crâne très abîmé d'un de ces hommes a été trouvé dans la partie orientale du gisement ; il est conservé dans la collection de Paléontologie à la Faculté des Sciences de Dijon. Ici, nous avons tout ce qui touche à son environnement et à son activité. Les animaux qui vivaient en même temps que lui sont représentés dans des débris de cuisine et ceux-ci sont très fragmentés : une dent ou quelques os évoquent l'animal qui est figuré à côté. Ces chasseurs travaillaient le silex suivant la technique moustérienne, pour fabriquer principalement des pointes et des racloirs retouchés sur les bords ; ces retouches (petits éclatements sur les bords) étaient faites en appuyant un fragment d'os (compresseur) contre le bord inférieur du silex ; quelques ossements portent des traces fines et longues qu'a produit leur raclage par un silex. Ils utilisaient aussi le quartz mais sans en tirer de beaux instruments.



Pointe
foliacée

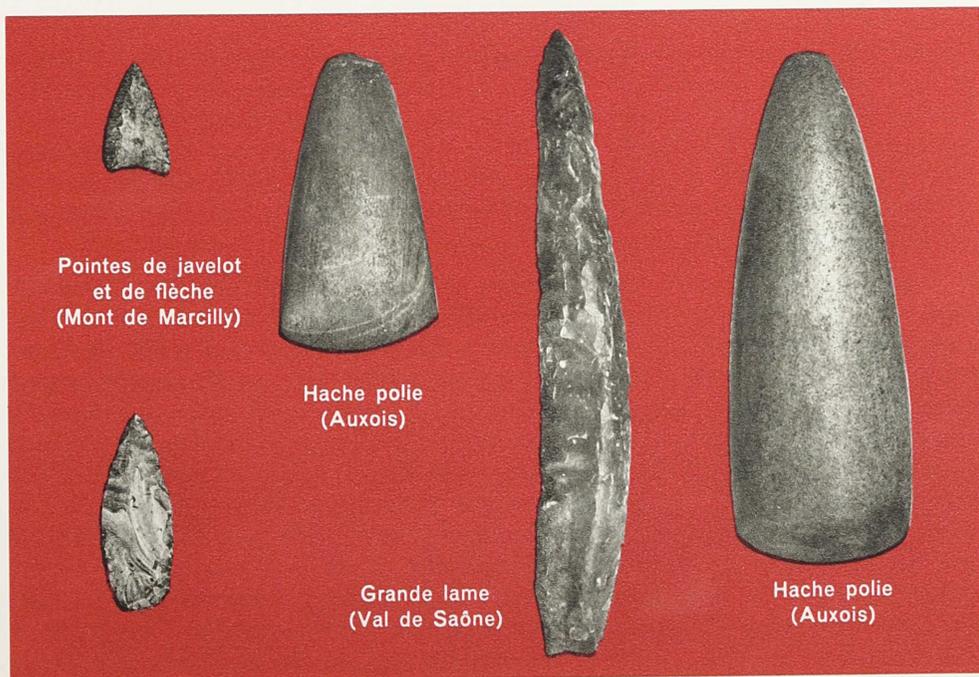


On trouve très peu d'os longs parce qu'ils les cassaient, probablement pour en extraire la moelle ; en bas de la vitrine, on peut voir un os de bœuf moderne, décharné au silex (petites coupures fines) et cassé avec un fragment de granite (concasseur) trouvé dans le gisement ; les cassures obtenues sont semblables à celles de beaucoup d'os recueillis dans le terrain ; à proximité sont placées de grosses dents de mammoth et les vestiges d'un foyer (pierre sciée pour montrer le côté rougi par le feu et débris noirs d'os carbonisés). Est présentée, un peu plus haut, une vertèbre de cheval qui porte une blessure triangulaire faite par une pointe de silex. A gauche, en bas, a été reconstitué avec des boules de pierre trouvées dans le terrain, un instrument de chasse appelé « bolas » dont des croquis montrent l'utilisation.

En haut et à gauche sont disposés quelques échantillons appartenant au Paléolithique supérieur (entre 30 000 et 10 000 av. J.-C.). Durant cette période qui vit apparaître des hommes semblables à nous, le climat fut particulièrement froid dans la Côte-d'Or, aussi cette contrée a-t-elle été peu fréquentée ; cependant, on y trouve quelques vestiges des industries de cette période. On remarquera le fragment de feuille de laurier solutréenne ; ces feuilles comptent parmi les chefs-d'œuvre de la taille du silex. Le Magdalénien se rencontre plus souvent ; vous voyez exposé au côté des silex taillés suivant cette technique un fragment de bois de renne artificiellement poli et une coquille fossile utilisée comme pendentif. Le Paléolithique supérieur est la période où pour la première fois fleurissent les œuvres d'art, par exemple à Altamira et à Lascaux. En Côte-d'Or nous n'avons pas jusqu'ici rencontré d'œuvre d'art. La grotte du Cheval, à Arcy-sur-Cure, est la grotte ornée la plus proche de notre département.

La deuxième vitrine évoque la période néolithique, très importante dans l'histoire de l'humanité, parce que les hommes, qui jusque-là vivaient aux dépens de la nature, produisent maintenant leurs moyens de subsistance par l'agriculture et l'élevage. L'agriculture est évoquée par une meule ovale en granite sur laquelle on écrasait le grain au moyen d'une autre pierre. Le premier animal domestique fut le chien, puis vinrent le bœuf, le mouton, etc. On cultivait aussi des textiles, comme le lin ; la boule aplatie et perforée, visible en bas, à gauche, est ce qu'on appelle une fusaïole et servait à régulariser le mouvement d'enroulement des fils sur un fuseau. Au Néolithique les gens, ayant leurs ressources sur place, se déplacent moins que les Paléolithiques, aussi peuvent-ils fabriquer toute une vaisselle fragile en poterie ; cette industrie qui connaît une grande vogue permet de distinguer les diverses civilisations néolithiques ; est exposé ici un vase appartenant à l'importante culture chasséenne.

Dans le travail de la pierre une nouveauté apparaît : le polissage. En appliquant cette technique à des pierres dures, souvent vertes, on fabrique des haches, des erminettes (sorte de pioches), des ciseaux, etc. Les haches étaient engagées dans une gaine en bois de cerf et celle-ci était enfoncée dans un manche en bois. L'industrie de la pierre taillée n'est pas abandonnée ; elle est utilisée pour fabriquer toutes sortes d'instruments (grattoirs, racloirs, cou-



teaux, etc...) et particulièrement des armatures de flèches qui sont soit pointues soit tranchantes, comme on peut le voir sur les deux flèches reconstituées placées à droite.

Les cultes de la fécondité étaient très en honneur chez les paysans néolithiques. Ici, au milieu et en bas de la vitrine, on voit une figurine qu'on appelle idole de fécondité et qui, fabriquée en terre cuite, représente un corps féminin très stylisé. Cette idole est la plus ancienne œuvre d'art connue en Côte-d'Or ; près d'elle est un fragment de disque en terre cuite qu'on appelle « plat à pain ».

Le Néolithique est très répandu dans le département ; il en existe un peu partout ; outre les stations diffuses sur le territoire, qui ne présentent guère que des silex taillés et quelquefois des haches polies, il y a des points de concentration où l'on trouve, outre l'industrie lithique, l'industrie osseuse, la céramique et les débris de cuisine ; ce sont des camps établis sur des hauteurs ; les deux seuls camps qui aient été partiellement fouillés sont ceux de Marcilly, près d'Is-sur-Tille, et le camp de Crais à Charigny d'où vient l'idole.

A la fin du Néolithique, vers 2000 av. J.-C., apparaissent les constructeurs de monuments mégalithiques : dolmens, menhirs, etc. Les dolmens sont des caveaux funéraires d'une famille ou d'un clan et non pas des autels à sacrifices ; de plus, ils n'ont rien à voir avec les druides qui viendront quinze cents ans plus tard. Les plus beaux dolmens de Côte-d'Or sont ceux de Ternant ; dans le triangle Nolay, La Roche Pot, Santenay les tombes mégalithiques sont particulièrement nombreuses. Seules trois pierres dressées peuvent être considérées comme des menhirs vrais : Pierre Pointe à Sussey, le menhir de Montigny Saint-Barthélemy, la pierre de Sainte Christine à Genay. Dans le mobilier des dolmens de Côte-d'Or se rencontrent souvent des tessons de vases d'une forme particulière (celle de la coupe d'un calice du XVIII^e ou du XIX^e siècle) et décorés de zones de petits enfoncements faits avec un peigne : ce sont les vases caliciformes. C'est dans les tombes mégalithiques qu'apparaissent les premiers objets en bronze.



Pointes de flèches losangiques, à pédoncule, à aileron et sans pédoncule
(région de l'Auxois)

L'AGE DU BRONZE

La troisième vitrine est consacrée à l'âge du Bronze (2000 à 800 av. J.-C.). Le moyen de tirer le cuivre et l'étain de leurs minerais a été trouvé et les qualités de leur alliage, le bronze, ont été reconnues. Les objets sont obtenus par moulage dans des moules en pierre, en terre cuite et parfois en métal.

Au début, on reproduit simplement en métal les objets en pierre ; puis on s'aperçoit que les propriétés du métal ouvrent des possibilités nouvelles. Deux séries d'objets concernant l'une l'outillage, l'autre l'armement font ici ressortir cette évolution. La hache est au début une hache plate, qui reproduit en métal la hache de pierre ; puis les instruments s'allongent et les possibilités d'emmanchement se diversifient ; après les haches à bords droits de plus en plus relevés, viennent les haches à talons, les haches à ailerons médians, puis terminaux, enfin la hache à douille. Les poignards ont d'abord de petites lames triangulaires, courtes, qui copient celles des poignards en silex ; puis on découvre qu'on peut allonger la lame et alors apparaît l'épée ; on voit aussi qu'on peut améliorer la fixation de la lame à la poignée ; au début, c'était sur la partie élargie du sommet de la lame qu'était fixée celle-ci par de gros rivets ; c'était un point faible ; on découvre alors que la solidité est meilleure en utilisant le prolongement même de la lame pour armer la poignée ; d'où poignards et épées à soie étroite, puis plate. On fabrique aussi de très belles pointes de lances avec une douille qui permet la fixation à la hampe au moyen de rivets.

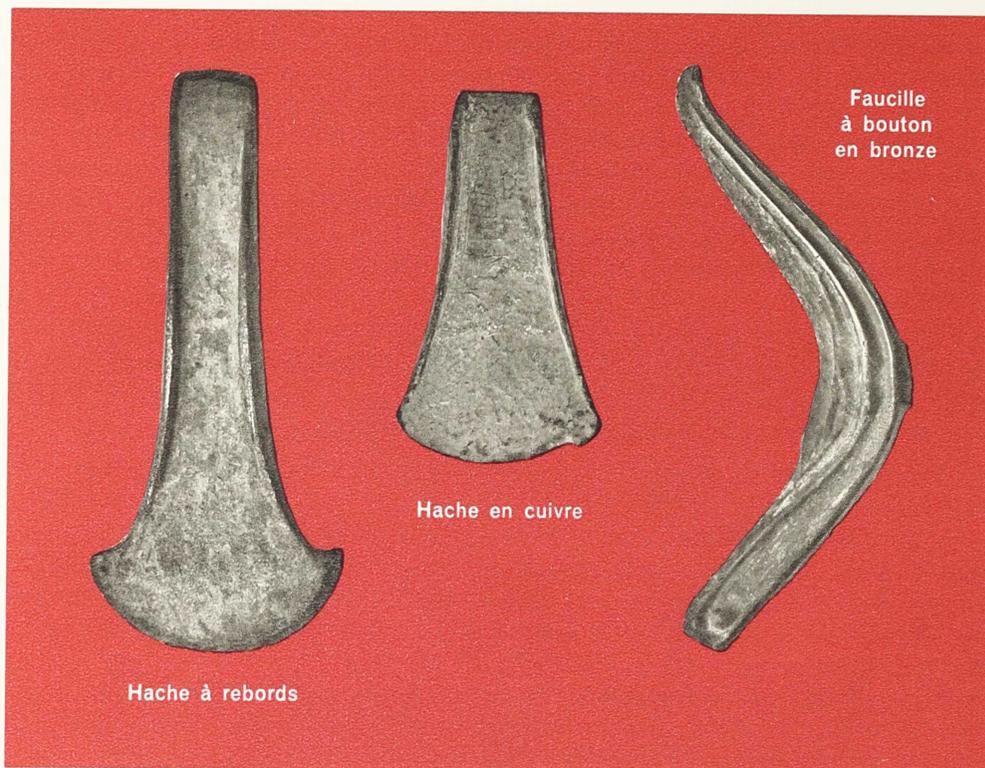
Le substrat vital est toujours assuré par l'agriculture et l'élevage. Pour moissonner on crée des modèles de faucilles (faucilles à boutons) destinées à être montées sur des poignées de forme compliquée.

Dans l'artisanat apparaissent évidemment des outils à travailler le métal, en particulier de petites enclumes.

Les ressources du nouveau métal brillant comme l'or (la couleur verte qu'ils ont maintenant est due à l'oxydation) ont été mises à profit dans l'appareil vestimentaire et pour la parure. Des épingles de formes variées, quelquefois très longues, pouvaient servir à réunir différentes parties des vêtements ; la bijouterie fournissait des boucles d'oreilles, des bagues, des anneaux, des ceintures garnies de nombreuses pendeloques ; il existait de nombreux types de bracelets décorés de motifs géométriques, profondément gravés sur les uns, finement ciselés sur les autres. D'autres éléments étaient employés pour



Hache
à douille et
anneau latéral

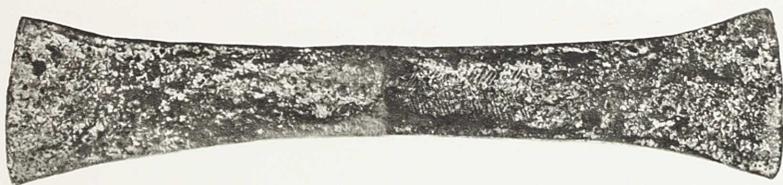


la parure, tels ces coquillages marins qui, avec un type ancien d'épingle, constituent les ornements trouvés dans une sépulture au quartier des Bourroches à Dijon.

Bien qu'on sût réaliser quelques vases en métal, ces récipients étaient rares et chers ; aussi l'industrie céramique non seulement ne perd pas ses droits mais s'enrichit de modèles nouveaux et de techniques nouvelles. Une des ornements les plus typiques de l'âge du Bronze est celle qui donne un décor à motifs profondément incisés. Dans les dernières phases de l'âge du Bronze apparaît une civilisation (la culture des Champs d'Urnes) où les cendres des morts incinérés et les offrandes funéraires sont placées dans de beaux vases, qui, par leur profil anguleux et le brillant de leur pâte, s'essaient à reproduire des modèles métalliques ; de très beaux objets de bronze se trouvent avec eux, comme le beau couteau à manche torsadé qui vient de la grande grotte de Barbirey-sur-Ouche.

A l'âge du Bronze le commerce se développe ; dans nos régions dépourvues de minerais de cuivre et d'étain, il fallait nécessairement faire venir le métal

d'ailleurs. Des colporteurs devaient sillonner le pays et, çà et là, ils constituaient des dépôts où ils entreposaient tout le matériel en bronze qu'ils pouvaient trouver et qu'ils vendaient aux fondeurs : tel est le dépôt des Granges-sous-Grignon avec de nombreuses haches mal venues à la fonte, les fragments d'une très belle épée qui avait été brisée et divers autres objets ; il semble aussi que dans certains dépôts était stocké du matériel fini prêt à la vente ; tel serait celui de la cachette de Tavaux (près de Dole) où figurent surtout des haches à ailerons. Le commerce exige qu'on puisse évaluer la valeur des objets échangés d'après un étalon. Ici est présenté un lingot-monnaie venant de la forêt de Cîteaux, cet étalon contient une quantité de métal bien déterminée ; on lui a donné la forme d'une double hache, attribut de la divinité, comme pour garantir par l'évocation de celle-ci la valeur du lingot : c'est le plus vieux type de monnaie connu.



Lingot-monnaie de la forêt de Cîteaux

Plat hallstattien de
Chaume-les-Baigneux
(décoration
de fil d'étain)



Rasoir en bronze



Bracelet en bronze

L'AGE DU FER

La quatrième vitrine présente quelques échantillons d'armes et d'objets de l'âge du Fer, époque à laquelle la Côte-d'Or fut intensément occupée.

Deux périodes sont à distinguer : la période de Hallstatt (800 à 500 av. J.-C.) et la période de la Tène ou période gauloise (de 500 à 50 av. J.-C.).

Au cours de la première furent édifiés de grands camps refuges sur les promontoires escarpés (Châtelet d'Etaules à Val Suzon) ou sur des sommets (Châteaubeau à Terrefondrée). Les guerriers étaient ensevelis sous des tumulus circulaires, construits en pierres soigneusement imbriquées, c'est-à-dire disposées comme les tuiles sur un toit ; la plus belle nécropole hallstattienne de la région est celle de Magny-Lambert où sont groupés le long d'une ancienne voie toute une série de tumulus aux dimensions imposantes, mais il en existe beaucoup d'autres.

Au début de cette période, les tombes sont presque uniquement des tombes de guerriers qui n'ont pour mobilier qu'une épée le plus souvent en fer, et un rasoir en bronze avec ou sans manche, qui était peut-être un insigne de dignité. L'épée hallstattienne est une épée longue, à soie plate perforée de rivets pour y mettre des appliques de bois ou d'ivoire, à lame pistilliforme, c'est-à-dire étroite vers la poignée, s'élargissant ensuite, et se rétrécissant pour donner une pointe mousse. Les premières reproduisent exactement en fer un des derniers modèles d'épée en bronze (épée de Longvic) ; mais les ressources du nouveau métal qui peut être travaillé par martelage à partir d'un lingot plus ou moins gros permettent d'obtenir des lames plus longues qu'avec le bronze pour lequel il est difficile de faire de longs moules. L'extrémité du fourreau (bouterolle) comporte de longues ailettes latérales (épée de Longvic). A la fin de Hallstatt on voit que les gens du fer n'en sont plus à la phase de conquête, mais sont bien installés : le mobilier des tombes est plus riche, parfois très riche (sépulture de la dame de Vix près de Châtillon-sur-Seine) ; bracelets, fibules (sorte d'épingle de sûreté), anneaux de jambes, etc. aux formes variées et souvent très décorés y sont nombreux. L'armement a varié : l'arme principale est ce qu'on appelle « le poignard à antennes » ; la lame est courte, dépassant à peine celle d'un poignard, et la poignée porte deux appendices (les antennes).

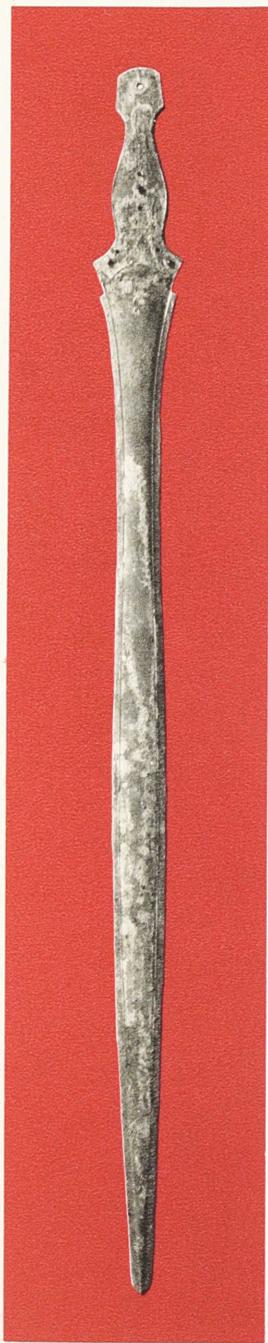
L'influence de la culture des Champs d'Urnes se fait encore sentir au début de la période ; les magnifiques vases funéraires qui constituaient le mobilier d'un tumulus à incinération le montrent bien ; on remarque spécialement une



Rouelle
en argent

Monnaies
gauloises
en potin





grande assiette où les filets blanchâtres étaient de brillants fils d'étain, ainsi que le motif étoilé du fond ; le petit vase globuleux à petit fond est une forme typiquement hallstattienne.

Si les tumulus hallstattiens sont très nombreux en Côte-d'Or, jusqu'ici aucun site d'habitat n'a été exploré. La base de l'économie était toujours l'agriculture et l'élevage ; mais les hallstattiens étaient plus sédentaires que leurs prédécesseurs ; ils savaient renouveler la fertilité des champs par la fumure, aussi ce sont vraisemblablement eux qui ont commencé à inscrire dans le pays des lignes que le temps aura du mal à effacer.

Contrairement aux minerais de cuivre et d'étain, le minerai de fer exploitable était abondant en Côte-d'Or, ce qui permit le développement d'une importante métallurgie locale.

Les échanges commerciaux devinrent de plus en plus importants surtout avec la Grande Grèce, en passant vraisemblablement par l'Adriatique et la Suisse ; c'est ainsi que le premier vin bu en Bourgogne fut probablement du vin grec.

Au cours de la seconde période, dite de la Tène, les Gaulois s'installèrent progressivement dans le pays ; ils réutilisaient souvent les installations de leurs devanciers.

Leur armement comportait des épées dont le modèle a varié avec le temps ; au début ce furent des épées assez courtes à soie étroite, puis des épées plus longues dont le sommet de la lame formait une sorte de cloche ; il en existe ici un modèle avec une partie de son fourreau en fer ; à la fin, au temps de la conquête, la lame était très longue à bout arrondi et elle était engagée dans un fourreau présentant plusieurs barres parallèles vers le bas ; telle devait être l'épée de Vercingétorix.

La parure était très en honneur ; la fibule y jouait un grand rôle et ses formes varient, elles aussi, suivant les époques. Autour du cou était porté un collier fait d'une tige de bronze torsadée ou non et diversement ornée ; c'était le torque ; au début, il était l'apanage des dames, ensuite il fut réservé aux chefs et, finalement aux représentations de la divinité. Les bracelets, les ceintures et tous les autres bijoux étaient largement utilisés ; il en existait de beaux spécimens en or ; d'autres en bronze ou en fer avec incrustations d'émail.

La céramique est toujours fabriquée en grande quantité ; les vases sont souvent hauts et élargis vers le sommet ; dans la céramique commune les larges rebords sont fréquents, ainsi que la décoration en arête de poisson. Le décor des vases peints utilisait

beaucoup un motif curviligne en forme de S, qui se retrouve sur d'autres objets décorés (torques, fourreaux, etc.).

L'agriculture et l'élevage continuent d'être pratiqués ; mais le matériel d'exploitation (soc de charrues, faucilles, faux, etc.) utilise de plus en plus le fer.

La fabrication du fer était d'ailleurs une industrie où les Gaulois excellaient : c'étaient les meilleurs forgerons de l'antiquité (leurs épées ne se tordaient pas, comme on le dit souvent) ; ils inventèrent aussi l'argenterie des métaux ; cette technique, d'après Pline, était une des spécialités des artisans d'Alésia.

Le commerce ne perdait pas ses droits ; et c'est au cours de la période gauloise que s'introduisit l'usage de la monnaie ; les pièces étaient au début de simples moulages de monnaies grecques, mais le modèle en se propageant dans le pays fut de plus en plus déformé et finalement donna des pièces où l'effigie devenait incompréhensible ; les pièces avaient un style particulier où les motifs (tête humaine ou animaux) étaient fortement schématisés et rendus par des lignes bouletées.

Les Gaulois aimaient la poésie et les beaux discours, mais ils n'écrivaient rien, si bien qu'on ne connaît que quelques mots de leur langue écrits en lettres latines ou grecques, et qu'ainsi une bonne partie de leur brillante civilisation nous échappe. En tous cas, ils n'étaient certainement pas les grossiers barbares sous les traits desquels il arrive qu'on les présente encore.



◀ Epée hallstattienne de Longvic (bronze)

Poignard hallstattien « à antennes » de Larçon (fer)



site
me
l'im
reli
gau
son
non
pro
lan
en
Cet
llera
Nun
galle
nan
ster
frag
tect
des
don
inva
sugg
prim

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

La vie quotidienne à l'époque gallo-romaine est évoquée par divers ustensiles en verre, céramique et bronze.

De nombreuses statuettes en bronze, œuvres d'artistes copiant très habilement des modèles romains (Minerve, Mercure) ou reproduisant maladroitement l'image de dieux romains ou gaulois (dieux au maillet), représentent la vie religieuse.

Une grande casserole votive porte sur son manche une dédicace en langue gauloise d'un certain DOIROS, fils de SEGOMAROS à un dieu local ALISANUS.

La sculpture religieuse sur pierre n'est pas exposée en permanence dans son ensemble. Elle a fait l'objet d'une importante exposition en 1967. Mentionnons le très beau relief des déesses-mères d'Alesia ; les couples de divinités protectrices de la maison, également d'Alesia (le dieu porte un attribut guerrier, lance ou épée, la déesse, une corne d'abondance) ; la stèle de Moux, découverte en 1959, représentant un dieu aux oiseaux qui porte un vêtement indigène. Cette divinité aux oiseaux, qui jouait peut-être un rôle oraculaire, est particulièrement bien représentée en Côte-d'Or ; on la retrouve à Beire-le-Châtel et Nuits-Saint-Georges (site des Bolards). *

Le sous-sol du musée est consacré à la sculpture monumentale d'époque gallo-romaine. La première salle regroupe quelques pièces importantes provenant de différents sites de Côte-d'Or : Minerve de Selongey, inscription et statue en marbre blanc de l'établissement balnéaire de VERTILLUM (Vertault), fragments architecturaux de MEDIOLANUM (Mâlain). D'autres fragments architecturaux, restes de monuments publics, comme ceux qui portent des boucliers, des cuirasses et des armes, proviennent du CASTRUM de Dijon. Cette enceinte dont on connaît parfaitement le contour fut dressée à l'époque des premières invasions (fin du III^e siècle) et on y employa des débris de monuments qui suggèrent combien la ville avait dû être importante et prospère. De cette ville primitive on ne sait, hélas, rien de plus.

* Pour l'époque mérovingienne, voir p. 31

◀ Monument funéraire - « Le marchand de vin »

Sources de la Seine - Statue féminine en bois Haut. 1,50 m. (fouilles de 1967)

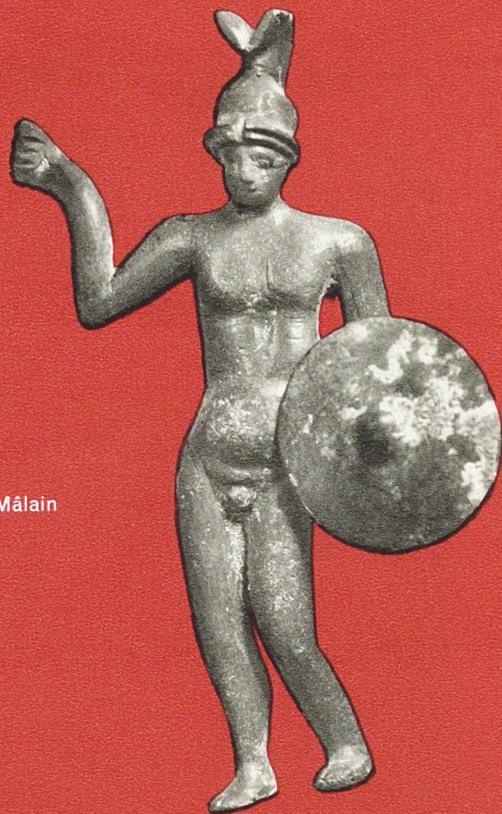


Parmi ces pierres de remploi, il faut placer à part les fragments empruntés à des monuments funéraires. Certains, en effet, font revivre devant nous, avec nombre de détails savoureux, la vie quotidienne et familière de leur temps. Ce sont les travaux et les jours avec les chariots aux ridelles d'osier tressé que l'on charge ou décharge et qui parfois relaient à ce que suggère une inscription (NAUTA ARARICUS), les barques de la Saône ; c'est la vie des métiers avec l'équarrissage d'un bœuf par deux bouchers ; c'est le menu peuple de la ville ou de la campagne, se rendant au marché ou défilant devant les boutiques du charcutier et du marchand de vin.

D'autres sculptures funéraires plus modestes représentent simplement les défunts. Mais, même modestes, ces sculptures citadines (partie droite de la salle) offrent un contraste frappant avec le schématisme ou la maladresse parfois touchante des stèles découvertes dans les campagnes et qui sont rassemblées dans la partie gauche de la grande salle. Quelle naïveté, par exemple, dans le dessin incisé des stèles de DECENTIUS, de VIMPURILLA ou d'AUDAX !

Avec la statue en bronze de la déesse SEQUANA (Seine), représentée comme presque toutes les déesses fluviales debout sur une barque, on aborde la partie la plus originale des collections du musée. C'est, en effet, dans le sanctuaire des sources de la Seine où était honorée la déesse que furent trouvés de très nombreux EX-VOTO, près d'un millier à ce jour, tant en pierre et en bronze que, ce qui était entièrement nouveau lors de la découverte (1963), en un matériau plus fragile et donc rarement conservé, le bois.

Sources de la Seine -
Statue féminine en bois Haut. 1,50 m. Détail
(feuilles de 1967)



Mars - Statuette en bronze de Mâlain

Déesse-Mères d'Alesia





Monument funéraire - « Le marchand de chevaux »

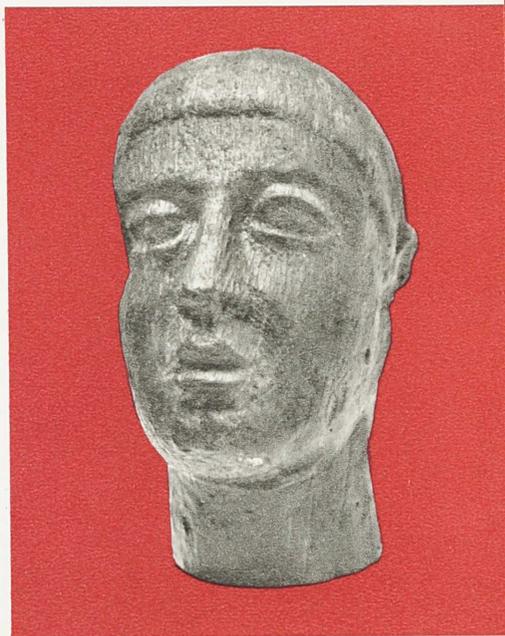


Fragment de monument funéraire d'un nauté de la Saône

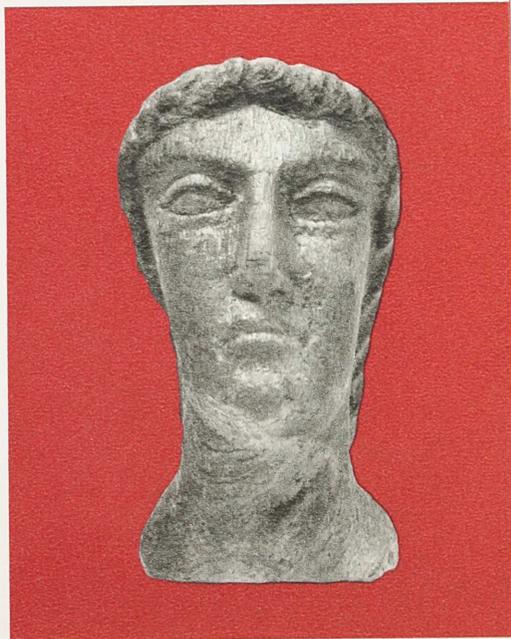
Les éléments architecturaux du sanctuaire qui avait été élevé à l'endroit même où la Seine prend naissance, à trente-cinq kilomètres au nord de Dijon, ont été reconnus et dégagés au cours de quatre grandes campagnes de fouilles : 1836-1842, 1932, 1948-1953 et 1963. Vestiges du temple, de portiques et de bassins réduits le plus souvent à de substructions de murs, ils sont bien décevants pour le non-spécialiste. Mais la statuaire, qui est dans sa quasi-totalité conservée au Musée archéologique de Dijon, permet d'imaginer l'importance d'un sanctuaire guérisseur à l'époque gallo-romaine. Elle témoigne, en effet, d'une piété populaire vivace. Les malades offraient à la déesse l'image du mal dont ils avaient obtenu ou souhaitaient obtenir la guérison. Il est remarquable que, l'eau n'étant nullement minérale, ce rite ne pouvait reposer sur une connaissance empirique de ses vertus mais seulement sur la foi en la puissance de la déesse par l'intermédiaire de l'eau purificatrice.

Ce qui était important pour le malade, c'était que son mal fut évoqué. De là, l'extrême variété de cette sculpture qui comporte aussi bien des personnages représentés en entier que n'importe quelle partie du corps humain, traitée pour elle-même : têtes, bras, jambes, voire même petites plaquettes de bronze figurant simplement deux yeux.

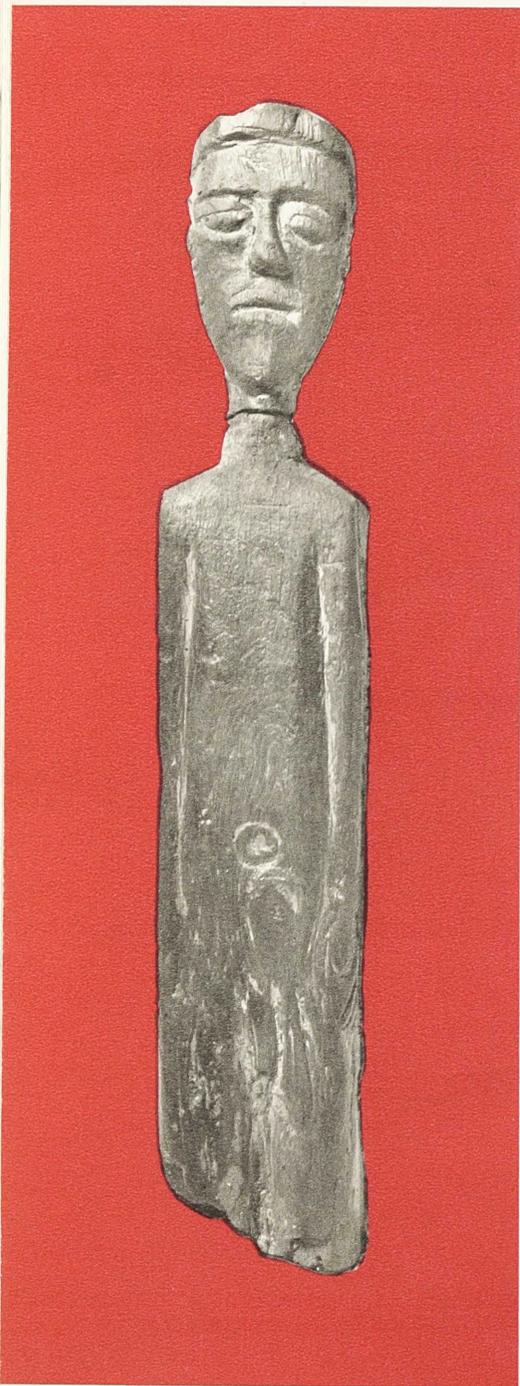
De cette abondance de pièces dont le sens était purement religieux et qui restent pour nous de précieux documents, émergent quelques morceaux qui ont aussi une indiscutable valeur esthétique ou pittoresque (petit pèlerin tenant un chien, dans la travée centrale, pèlerin n° 12, pèlerin n° 10 dans la travée droite...).



Sources de la Seine - Tête masculine en bois
(fouilles de 1966)



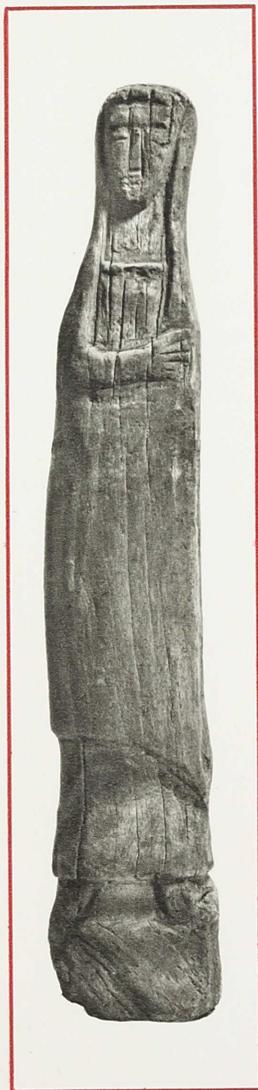
Sources de la Seine - Tête féminine en bois
(fouilles de 1966)



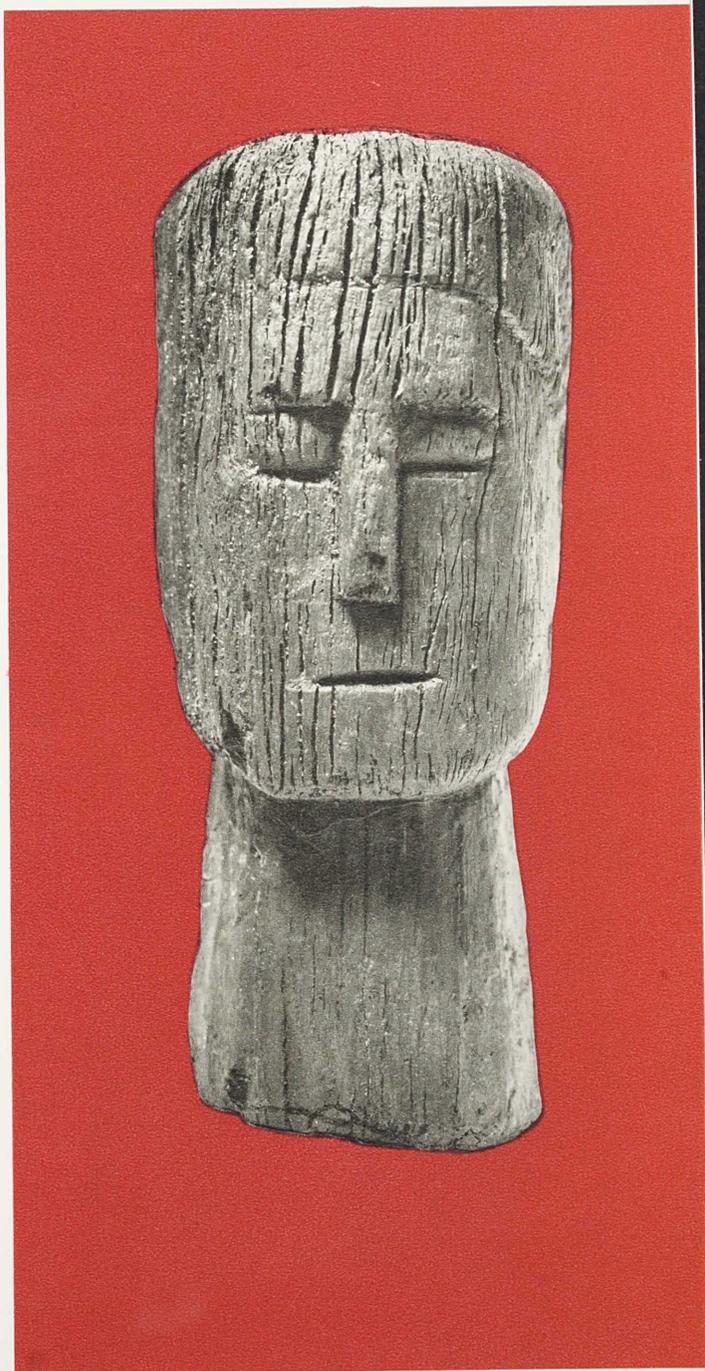
Mais le cœur de cet ensemble est, sans nul doute, constitué par les sculptures en bois. Découvertes dans une zone marécageuse du site où l'eau avait assuré leur conservation, elles risquaient de tomber en poussière une fois ramenées au contact de l'air. Il a donc fallu un long traitement avant de pouvoir les exposer.

Cette sculpture en bois a des aspects qui semblent lui être très particuliers. D'une part, certains éléments originaux de son style paraissent la replacer dans une tradition purement gauloise (hiératisme de nombreuses statues en pied dont le meilleur exemple est la statue féminine représentée dans la travée centrale au fond de la salle : le traitement de la tête, d'une valeur esthétique indéniable, contraste d'une façon saisissante avec celui du corps seulement suggéré par le poteau de bois grossièrement équarri ; schématisme de certains visages d'un effet rude et puissant comme dans les n^{os} 38 et 39). D'autre part, elle est la seule, à ce jour, à offrir les étonnantes séries votives que sont les planches anatomiques. Il est intéressant de noter que ces derniers ex-voto, pour nous si étranges, trouvent leur pendant aussi bien dans l'Etrurie antique que dans les églises rustiques de la Bavière du xviii^e siècle. Surprenante permanence des modes d'expression du sentiment populaire.

Sources de la Seine
Statue féminine en bois
(fouilles de 1963)



Sources de la Seine
Tête masculine en bois
(fouilles de 1963)

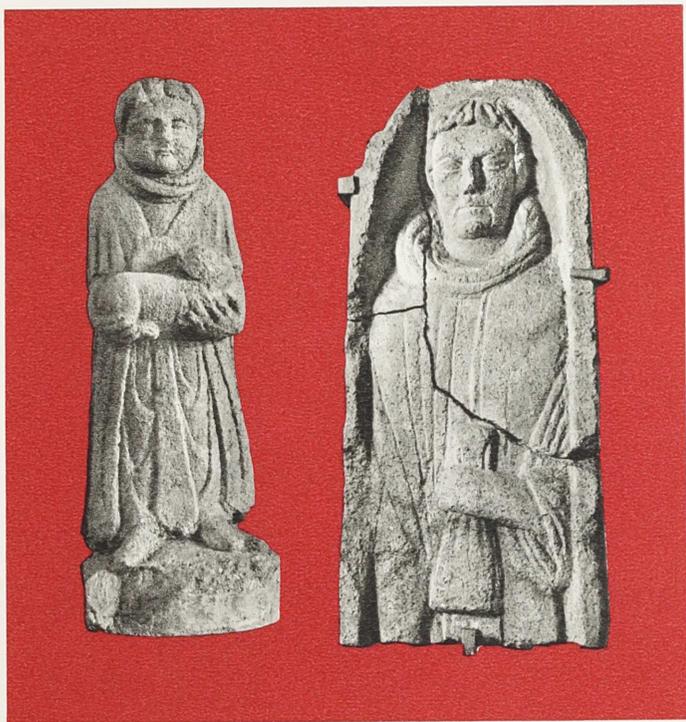




Sources
de la Seine

Statues masculines
en bois

(fouilles de 1966)



« Pèlerin au chien » « Pèlerin tenant une bourse »

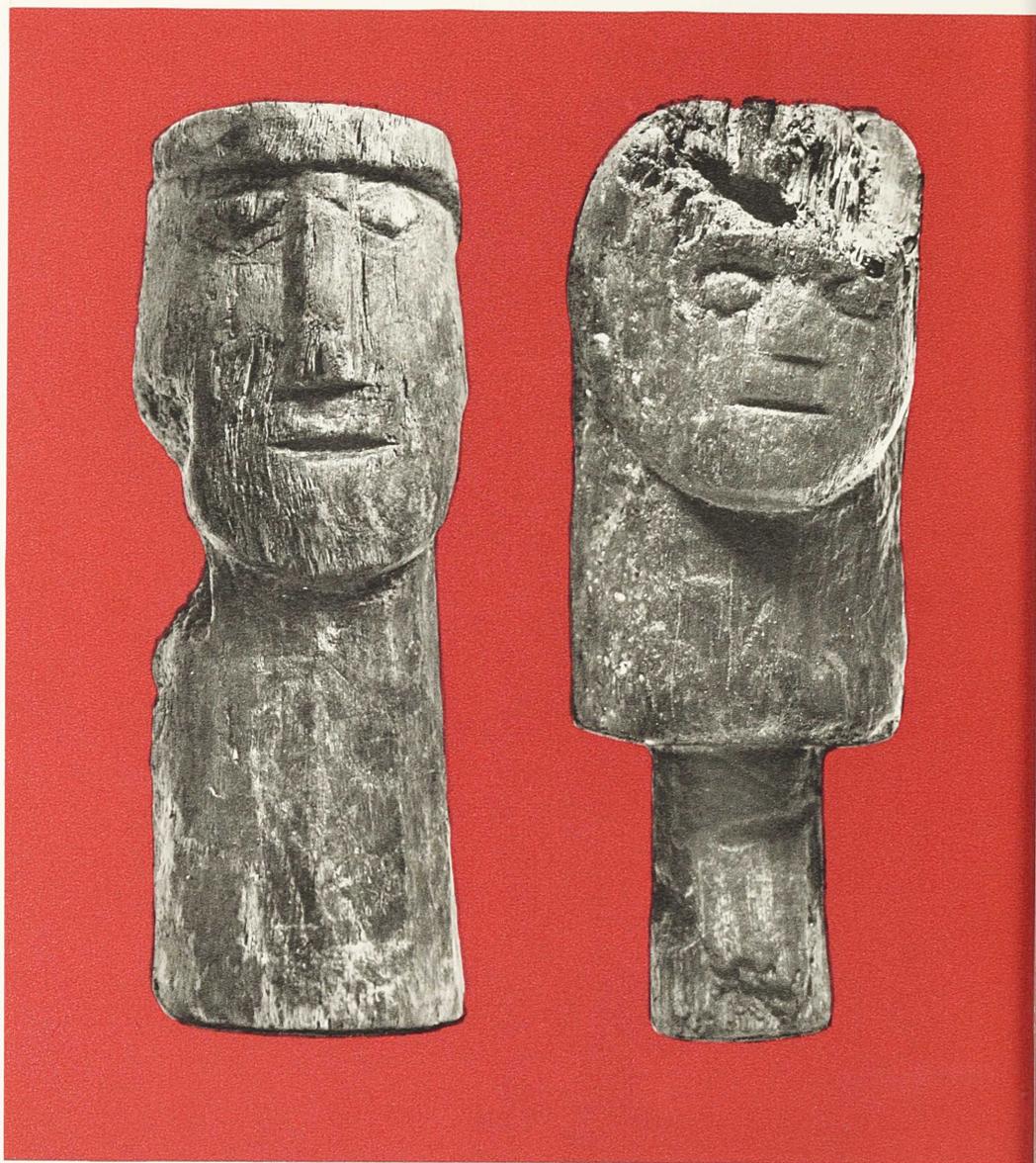
Sources de la Seine - Statues en pierre



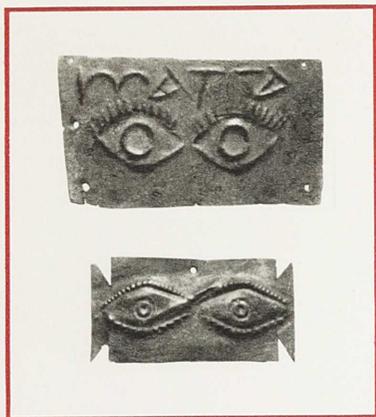
Sources de la Seine
Petit cheval en bois
(fouilles de 1963)



Sources de la Seine - Trois têtes superposées en bois (fouilles de 1963)



Sources de la Seine
Plaquettes d'yeux en bronze

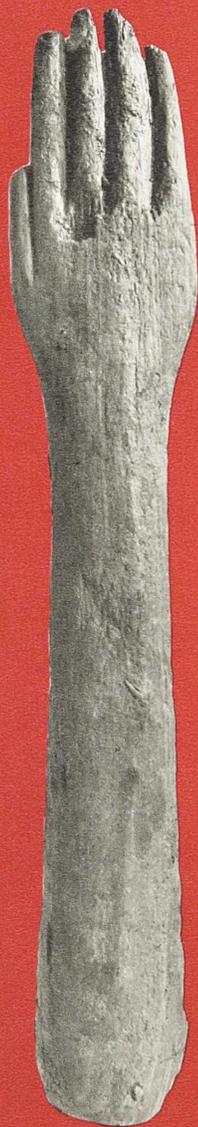


Sources de la Seine

La déesse Sequana



Sources de la Seine
Bras traité pour lui-même
en bois
(fouilles de 1966)





Plaque-boucle en bronze, de Cramans : deux personnages devant une croix



Plaque-boucle en bronze, de Renève : Daniel dans la fosse aux lions

ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

Si l'habitat et les édifices architecturaux n'ont laissé que peu de témoins de l'époque mérovingienne, le mobilier funéraire, par contre, nous renseigne assez largement sur les coutumes des peuplades barbares qui ont occupé la Bourgogne du ^v^e au ^{viii}^e siècles. D'importants cimetières comme ceux de Beire-le-Châtel, Brochon, Neuilly-lès-Dijon, Noiron-sous-Gevrey, Sainte-Sabine pour la Côte-d'Or, Charnay pour la Saône-et-Loire ont fourni de nombreuses armes, ornements de ceintures et bijoux ainsi que des vases en verre ou en terre, ces derniers bien reconnaissables à leur pâte grossière, mal cuite, et à leur forme carénée.

Dans une partie de la vitrine sont présentées différentes armes : haches de combat dites *francisques* — dont le type symétrique *cateia* assez rare, n^{os} 4292 et 4293 — épée longue, glaive à un seul tranchant appelé *scramasax*, différentes formes de lances dont la *framée* (n^o 1062), *umbo* de bouclier, partie saillante seule conservée avec la poignée ou *manipule* parce qu'elles étaient en fer. (Noter l'*umbo* concave terminé en pointe, en fer revêtu d'une feuille d'argent doré, de Neuilly-lès-Dijon, type du ^v^e siècle, peu fréquent.)

De l'autre côté, les ornements de ceinturon sont exposés avec divers éléments de parure. On remarque les grandes plaques-boucles damasquinées (fer revêtu d'une feuille d'argent) caractéristiques par excellence de la civilisation mérovingienne, les plaques-boucles en bronze à décors figurés (plaque de Cramans avec personnages regardant la croix, plaque de Renève figurant Daniel dans la fosse aux lions), une plaque-boucle en orfèvrerie cloisonnée.

Parmi les bijoux parfois très riches, deux types de fibules (sur panneaux noirs) nombreux et fréquents, les fibules zoomorphes et les fibules ansées rehaussées de grenats.



Détail
de la page
précédente



Dessin de la dalle funéraire d'Hugues d'Arc dont il ne reste que la partie supérieure montrant la nouvelle église Saint-Bénigne élevée à la fin du XIII^e siècle

ÉPOQUES ROMANE, GOTHIQUE ET RENAISSANCE

Les sculptures, toutes en pierre, sont présentées contre les murs, dans la seconde partie de la salle de l'ancien dortoir, de façon à ne pas rompre l'effet architectural.

En commençant par la droite, les deux aigles, en position frontale, et les animaux entrecroisés au relief méplat, du début du XI^e siècle, proviennent des constructions prolongeant vers l'est l'ancienne église de Saint-Bénigne, ainsi que le fragment de corniche du XII^e siècle, avec sa tablette creusée d'une rosace à quatre cupules soutenue par un modillon à copeaux, exactement semblable à celles des églises romanes d'Auvergne, imitées du décor de la mosquée de Cordoue.

Les deux chapiteaux retirés en 1965 du mur sud de l'église Saint-Philibert de Dijon représentent d'une part la scène de l'Annonciation entre l'avertissement de l'ange à saint Joseph et la Visitation, d'autre part la Nativité avec l'Enfant Jésus couché dans la crèche sous le regard du bœuf et de l'âne, et saint Joseph au repos. Ils se rattachent, par l'iconographie et le couronnement d'architecture crénelée, à la sculpture du portail Saint-Pierre de Nantua et aux chapiteaux les plus récents de Saint-Pierre de Genève.

Les deux reliefs provenant de Saint-Seine-l'Abbaye, avec médaillon figurant une allégorie de la luxure et un animal des Bestiaires, sont encore de tradition romane.

Une suite de bases de colonnes sur socle, du milieu du XII^e siècle, appartenait à un ancien portail occidental de Notre-Dame de Dijon, tandis que les fragments de panneaux du XIII^e siècle à enroulements de feuillage faisaient partie du décor de la façade de cette même église. Quant aux chapiteaux à crochets et à décor de feuilles, ils viennent de l'ancienne chapelle des ducs de Bourgogne, démolie au début du XIX^e siècle.

Les singes sur consoles du XV^e siècle évoquent la « Maison au singe », nom donné à l'ancienne mairie de Dijon.

Un fragment de l'ancienne dalle funéraire de l'abbé Hugues d'Arc, 1300, montre la nouvelle église élevée par celui-ci après l'écroulement du clocher du XII^e siècle en 1272. Les creux étaient autrefois remplis de pâtes de couleur, ce qui donnait l'illusion d'une mosaïque.



Tympan roman
de l'église Saint-Bénigne
Le Christ en gloire



La clé de voûte de la fin du XIII^e siècle déposée au cours de la restauration de la cathédrale Saint-Bénigne est ornée d'un masque humain, en partie caché par le feuillage naturel issu de la bouche.

Au fond de la salle, dans les travées latérales, sont présentés deux tympanaux romans provenant de Saint-Bénigne. Celui de droite était sans doute destiné à accompagner l'un des portails latéraux qui devaient s'ouvrir sur la façade occidentale de chaque côté du portail central de l'église consacrée en 1147. De ce portail, le plus grand des portails à statues-colonnes, qui fut détruit à la Révolution, il ne reste que la tête de la statue du saint Bénigne, coiffé d'un bonnet côtelé, autrefois au trumeau (ainsi qu'un fragment de la tête de la statue de saint Pierre, qui se trouvait sur sa gauche au piédroit, et les deux violes de vieillards de l'Apocalypse des voussures, exposés dans l'escalier).

Sur le tympan de la Cène, les apôtres sont alignés de part et d'autre du Christ, leur stature s'adaptant au cadre architectural ; Judas se tient seul de l'autre côté de la table, un poisson à la main. Les visages sont d'un modelé rude, malgré les boucles des cheveux et de la barbe ; les corps sont guidés

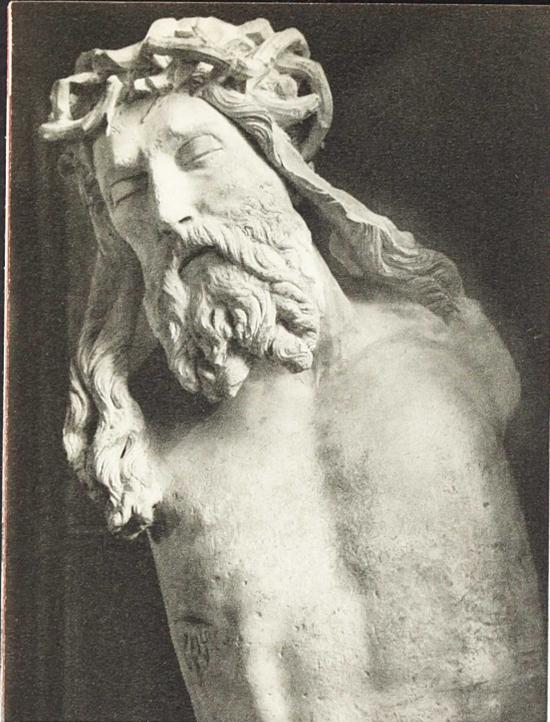
Tympan roman
de l'église Saint-Bénigne
La Cène



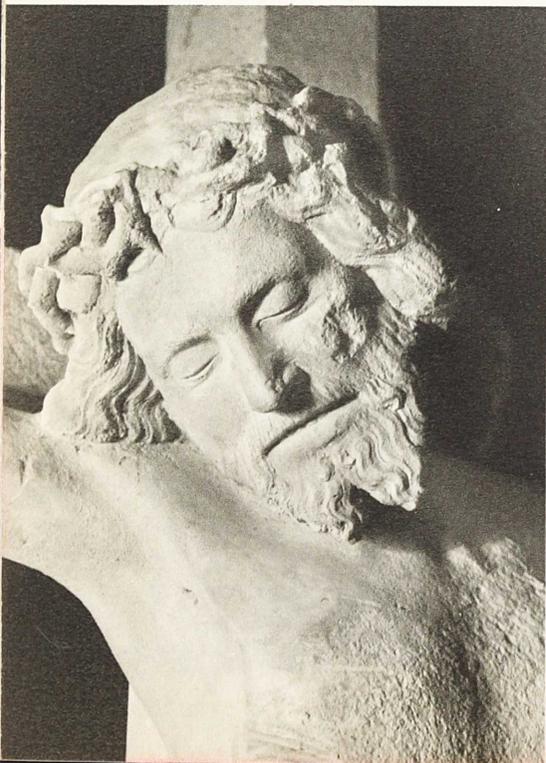
dans une tunique aux plis raides, comme passés au fer, bien différents des drapés de la sculpture romane de Bourgogne aux sinuosités calligraphiques. Le relief de ce tympan, comme la tête de saint Bénigne, se rattache à la sculpture du milieu du XII^e siècle à Saint-Denis.

Le tympan de gauche, représentant le Christ en gloire dans une mandorle tenue par quatre anges entre les symboles des Évangélistes, est encore dans la tradition iconographique et stylistique de Cluny ; mais la mollesse du modelé en accuse l'exécution tardive. Les inscriptions des deux tympanes, en lettres enclavées et conjointes, s'appliquent à l'église reconstruite par les soins des abbés Pierre de Genève et Pierre de Beaune après l'incendie de 1137.

Au-dessous du second tympan sont présentées deux têtes du premier quart du XIII^e siècle, têtes d'apôtres ou de prophètes, provenant peut-être de Notre-Dame de Dijon : celle qui a les arcades sourcillières méplates, les mèches de la chevelure et de la barbe enroulées, appartient à un type de tête correspondant à celui du Salomon de Chartres et que l'on trouve en Bourgogne à Notre-Dame de Dijon, à Notre-Dame de Semur-en-Auxois, à Beaune et à Rougemont.



Christ sculpté par Claus Sluter pour le « puits de Moïse » de la Chartreuse de Champmol



Sur le mur de la travée centrale a été suggérée la croix à laquelle était adossé le Christ sculpté en 1400 par Claus Sluter. Cette croix se dressait sur le Puits des Prophètes au milieu du grand cloître de la Chartreuse de Champmol-lès-Dijon, fondée en 1383 par le duc Philippe le Hardi, et qui fut l'un des grands foyers d'art européen à la fin du Moyen Age. Si le « Puits de Moïse » a été conservé à son ancien emplacement, avec ses six prophètes et ses anges deuilants, il ne reste du calvaire que le buste et les jambes du Christ ainsi que les bras croisés de la Vierge. Ravagé par l'agonie qui a déformé ses traits, le Crucifié apparaît encore plein de commisération pour les humains.

Le sentiment pathétique du Christ de Champmol s'apaise sur le visage du Christ en croix de Saint-Bénigne, œuvre présumée de Claus de Werve, qui succéda à Claus Sluter en 1406 comme imagier du duc Jean sans Peur. Découvert en 1963 dans le sol de l'étage inférieur des bâtiments monastiques, les bras et les jambes brisés, ce Christ est maintenant présenté au milieu de la salle gothique.

Le buste d'une statue de saint Antoine, où se manifeste sans altération la puissance du réalisme slutérien, est dû à un imagier de l'équipe de Claus Sluter. D'autres statues : saint Evêque en pierre, fragment d'une Vierge à l'Enfant en marbre, et pleurant d'albâtre inspiré des statuette des tombeaux des ducs de Bourgogne (ces deux derniers présentés dans l'escalier) sont de bons exemples de la sculpture bourguignonne du xv^e siècle.

Le groupe polychromé de la Nativité, assisté de saint Joseph, pittoresquement présenté dans une clôture de vannerie, accuse une certaine lourdeur de forme, qui s'accompagne d'un empâtement des traits, comme dans la

Christ en croix de Saint-Bénigne
Sculpture présumée de Claus de Werve

sculpture des ateliers dijonnais du milieu du xv^e siècle. Ce groupe, de même que celui de la Fuite en Egypte malheureusement mutilé, évoque du point de vue iconographique la peinture des Primitifs flamands.

Les deux consoles aux fleurs de lys, de l'époque de Louis XII, sont encore entièrement gothiques avec leur ornement végétal de style flamboyant. L'art de la Renaissance se reconnaît d'abord dans le décor à la manière italienne, qui s'inscrit sur la console datée de 1525, le pilastre en marbre orné d'arabesques et de grotesques, de trophées et de bucrânes, ou les niches à coquilles du retable représentant la Vierge à l'Enfant entre deux donateurs agenouillés, accompagnés de leur saint patron.

A la Renaissance classique appartiennent les deux escaliers miniatures, rappelant ceux de certains châteaux des bords de la Loire, et le retable de la chapelle du château de Jours (Côte-d'Or) où les scènes du Portement de croix, de la Crucifixion et de la Résurrection entre pilastres cannelés se rattachent à toute une série de retables du second quart du xvi^e siècle dans la Bourgogne du nord.

Sur un retable à l'ordonnance classique, en forme d'arc de triomphe, les élus se présentent dans toute leur nudité qui évoque les scènes de l'ancien retable des Trépassés de Saint-Michel de Dijon.

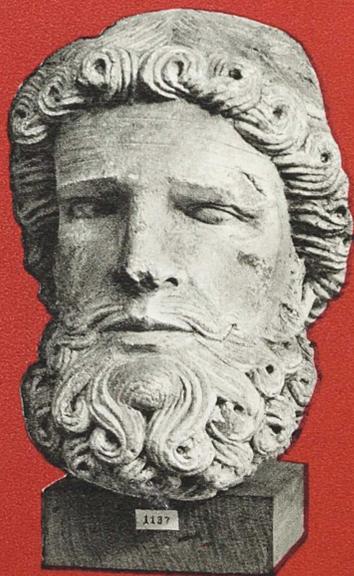
Enfin le Musée archéologique possède quelques éléments de décor de la seconde moitié du xvi^e siècle à Dijon avec ses lourdes guirlandes de fleurs et de fruits, ses palmettes et ses mascarons, auxquels s'attache le nom d'Hugues Sambin, maître-hûchier originaire de Gray et attiré dès 1550 à Dijon, où il fut à la fois décorateur, ingénieur et architecte.

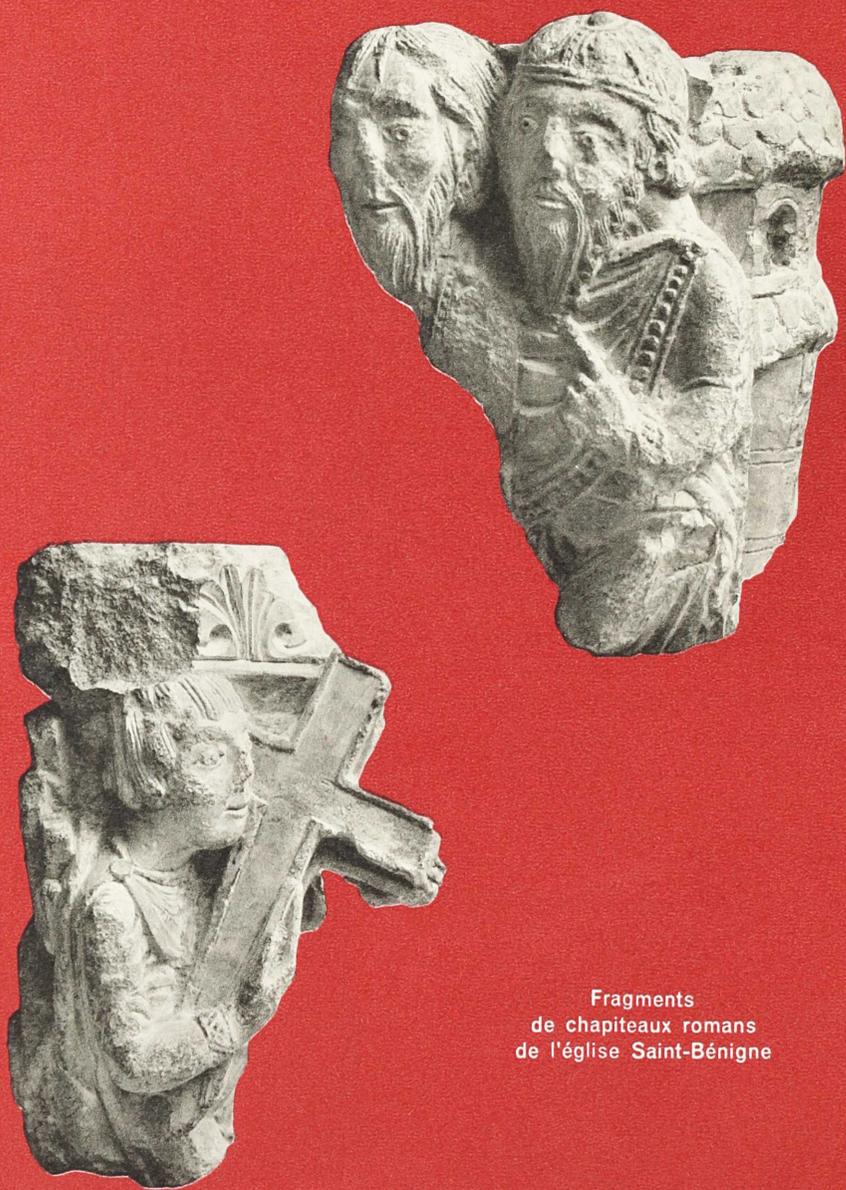
S. DEYTS, Abbé J. JOLY, P. QUARRE.

Tête de prophète ou d'apôtre
(premier quart du XIII^e siècle)



Tête de saint Bénigne (milieu du XII^e siècle)





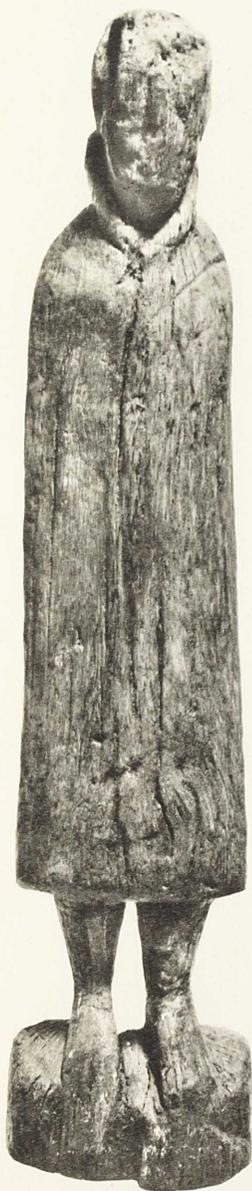
Fragments
de chapiteaux romans
de l'église Saint-Bénigne



Clé de voûte
de l'église du XIII^e siècle :
tête humaine
cachée dans un feuillage



Saint Bénédict
avec les instruments
de son martyre.
Statue en cuivre doré
du XVI^e siècle



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
LESCUYER A LYON

PRÉSENTATION DE ROLAND BASQUIN

ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES
DU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE
DE DIJON

Sources de la Seine

Statue de pèlerin en bois